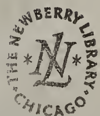
LETTRE AU P. SERMET. (1)

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

IL a été un temps où je vous eſtimois, parce que vous me paroiſſiez pénétré des vérités que vous annonciez aux fideles. Seroit-il poſſible que vous n'ayez jamais eu que les apparences du zèle ſacerdotal, que votre cœur ait toujours démenti ce que vos œuvres avoient de religieux, & que tous vos mouvemens oratoires n'aient été que des grimaces? Oh! j'aime à me perſuader que vous n'en étiez point venu à cet excès d'hypocriſie. Mais ſi vous aimiez autrefois notre ſainte religion, comment a-t-il pu ſe faire que vous ſoyez devenu le plus ardent de ſes perſécuteurs? Soyez perſuadé, mon révérend père, que ce malheureux changement ne s'eſt pas opéré tout-à-coup. Rentrez en vous-même, ſondez votre conſcience, proſternez-vous hum-

(1) Cette lettre a été remiſe en manuſcrit au père. L'éditeur voyant qu'elle n'a fait ſur lui aucune ſalutaire impreſſion, a jugé à propos de la rendre publique.

blement aux pieds de Jeſus-Chriſt crucifié ; repaſſez devant lui, dans toute l'amertume de votre ame, les quinze dernieres années de votre miniſtere, vous reconnoîtrez la cauſe de vos égaremens. Vous verrez que ſi Dieu s'eſt éloigné de vous, c'eſt parce que vous vous rempliſſiez peut-être de vous-même ; qu'au lieu de lui rapporter la gloire de vos ſuccès, vous penſiez avoir des droits aux éloges qu'on vous donnoit. Le monde vous recherchoit, & vous le recherchâtes. Les mets qu'on vous ſervoit ſur la table des grands, vous dégoûterent peu à peu de la nourriture groſſiere du cloître, le luxe de leurs ameublemens vous rendit inſupportable l'humble ſimplicité de votre cellule. Vous ſentiez qu'on vous écoutoit avec plaiſir, que vos badinages égayoient la converſation, qu'on vous trouvoit aimable dans la ſociété, & dès-lors la loi du ſilence & de la retraite ne vous parut propre qu'à des hommes idiots, & qui ne ſavoient rien dire ; peut-être en fites-vous quelquefois le ſujet de vos railleries. C'eſt ainſi que la vie religieuſe ne vous offrit plus que des croix ſans onction : c'eſt ainſi que le joug du Seigneur, que vous aviez porté long-temps avec joie, vous parut un joug tyrannique, & parce que vous vous êtes rendu indigne d'en goûter les douceurs, vous en êtes venu juſqu'à dire qu'il étoit inſupportable, juſqu'à vous glorifier de ſa deſtruc-



tion, jusqu'à faire l'apologie des décrets qui le proscrivent pour toujours. Ah! mon révérend père, ce joug sera toujours doux pour ceux qui le porteront avec ferveur, il peut l'être encore pour vous. Le Dieu que vous servez, infiniment plus tendre que le père de l'Enfant Prodigue, vous ouvriroit encore le trésor inépuisable de ses graces.... Vous m'attendrîtes jusqu'aux larmes lorsque vous prêchiez à S.-Étienne, & que pour encourager les pécheurs, vous leur montriez l'abîme de la miséricorde divine; c'est à cette source de bonté que je vous conjure d'avoir recours, jettez-vous dans son sein paternel. Vos maux sont grands, malheur à moi si je disois le contraire! mais vos maux ne sont pas sans remede. Saint Pierre & Saint Paul trouverent grace auprès de Dieu; aimeriez-vous mieux vous perdre avec Judas, que de vous sauver avec eux? Vous avez été choqué, dans le temps, qu'on vous appellât le Luther de votre siecle; ne justifiez pas cette dénomination en persistant dans vos erreurs: *humanum est peccare, diabolicum perseverare.* Je frémis, quand je pense que vous êtes incontestablement damné, si vous ne reparez le scandale que vous donnez. Et sur quel fondement pourriez-vous vous tranquilliser? Vous n'avez pas dans votre parti, je ne dis point un prêtre honnête, vous n'avez pas même un laïque instruit & vertueux. Hélas! quels

confreres vous avez choiſis ! Des impies, des proteſtans, des moines apoſtats, des prêtres libertins & ſans foi, des catholiques notés d'infamie & de débauche, une foule de comédiens. Eſt-il poſſible que vous ayez abandonné le corps épiſcopal, tous les pretres dignes de ce nom, toutes les ames pieuſes, pour vous réunir à la lie de ce Royaume. Rappellez vos principes, & vous ſerez forcé de convenir, ſans autre diſcuſſion, que vous êtes dans l'erreur. Mon révérend père, ſi j'ai ceſſé de vous eſtimer, je n'ai pas ceſſé de vous aimer, & c'eſt mon attachement pour vous qui me dicte cette lettre. Vous pouvez la mépriſer, j'aurai fait mon devoir, j'aurai ſuivi les mouvemens de la charité; je ne vous en plaindrai pas moins, je n'en prierai pas moins pour vous, & rien ne m'empêchera d'eſpérer votre retour; ſuivez, ſuivez le bel exemple de M. Bernadet, ſuivez celui de M. de Fénélon. Il eſt temps encore de fléchir un Dieu qui vous aime, & dont le ſang coule pour vous, tous les jours, ſur nos autels. Vous me connoîtrez, ſi vous profitez de l'avis que Dieu m'inſpire de vous donner. Si vous perſiſtiez malheureuſement dans vos excès, ce qu'à Dieu ne plaiſe, trouvez bon que je ne vous donne point ma confiance. Un délateur ne la mérite pas.